

# la force des mots



pour travailler et vivre en français

Octobre 2001

Numéro huit



Renouer  
avec le français,  
quelle chance !

# Formation de base chez Barry Callebaut

## Renouer avec le français, quelle chance !

Lucie Laurin

À l'approche de la cinquantaine, est-il plus belle découverte que celle de pouvoir encore apprendre, notamment à mieux lire et écrire, alors que depuis l'école on nourrit la conviction contraire ? Meilleur élan, pour l'estime de soi, que celui de se voir reconnaître de nouvelles compétences ? Plus grande satisfaction que celle d'élargir son univers ?

Des travailleurs et des travailleuses de Barry Callebaut, une entreprise qui fabrique du chocolat, à Saint-Hyacinthe, se sont donné cette chance. Une double chance puisqu'en retournant à l'école, ils avaient l'appui de leur syndicat et leur professeur était un compagnon de travail, syndiqué comme eux.

« **L**e plus gros frein à la formation continue est de niveau affectif : les gens ne croient pas en leur capacité d'apprendre. Il leur faut apprendre à apprendre, développer une stratégie face à l'inconnu, explique Maryse Perreault, consultante en formation à Production d'outils de formation et d'évaluation en entreprise (PROFE). Et le véritable indice du succès d'un apprentissage, c'est lorsque la personne a développé de la confiance en soi. Ça donne des gens plus heureux, mieux dans leur peau. »

Maryse Perreault est persuadée qu'au bout de quelques années, la formation continue dans un milieu de travail a un impact mesurable sur le taux d'erreur, d'absentéisme, de griefs, etc. Et elle se dit que le jour où on pourra mesurer ces effets, on assistera à une véritable révolution culturelle.

### Un phénomène récent

Cette avocate passionnée de la formation continue a été formée au sein des groupes communautaires d'alphabétisation ; elle est maintenant consultante auprès des entreprises. La résistance au changement chez les employeurs et la crainte de l'inconnu chez les travailleurs n'ont plus de secret pour elle.



### Encore trop rare

Chez Barry Callebaut, un essai a d'abord été tenté avec la collaboration de la commission scolaire et le programme du ministère de l'Éducation. L'échec a été lamentable. L'entreprise s'est alors tournée vers PROFE et Maryse Perreault pour la formation de formateurs internes. « La formation de



Maryse Perreault

La formation de base en milieu de travail a pris son élan au cours de la décennie 1990 à la faveur de l'année internationale de l'alphabétisation. De grandes modernisations balayaient alors les industries du secteur secondaire, et l'introduction de nouveaux outils et machines, de standards de qualité et de changements dans l'organisation du travail révélèrent d'importantes lacunes dans la formation de base de la main-d'œuvre.

base en milieu de travail, c'est une formation sur mesure. C'est beaucoup de travail mais c'est efficace. Le taux de succès est de 90 à 95 pour cent », dit-elle.

« Il est encore trop rare et relativement nouveau, constate-t-elle, qu'un employeur veuille relever le niveau de compétence de son personnel de production. »

Avec la loi 90, pourtant, qui oblige les entreprises à consacrer un pour cent de la masse salariale à la formation du personnel, on pourrait s'attendre à

## Denis Beaucage Pas un professeur, mais un formateur

*« Je ne suis pas un professeur, je suis un formateur, pose d'emblée Denis Beaucage. Je suis un travailleur de l'usine. Pour moi, la complicité qui s'établit durant le cours, c'est un facteur d'apprentissage important. »*



mieux. La CSN, pour sa part, souhaite vivement que les syndicats constateront l'intérêt d'être présents dans un projet qui touche les travailleurs de si près et s'en empareront. « Si on laisse l'employeur décider seul de la formation, on obtient une formation aux couleurs patronales... », commente Maryse Perreault.

### Un coup de cœur qui en vaut la peine

Ces travailleurs qui acceptent de retourner à l'école sont généralement dans la quarantaine ; ils n'ont pas fini leur secondaire, dont ils ont souvent décroché pour un emploi payant. « Ces gens-là ne sont pas des analphabètes. Ils sont plutôt brouillés avec l'école, explique Maryse Perreault. Ils ne sont pas à l'aise avec la lecture et écrivent au son, ils ont toujours fait du travail à la chaîne et voilà qu'on leur demande de lire attentivement des instructions, de participer à des réunions, de prendre des notes, d'user de créativité pour trouver des solutions à un problème... »

Or, le français, ce n'est pas facile. « Il y a tellement de façons, par exemple, d'écrire le son », ajoute-t-elle. Il faut une bonne dose de courage pour s'inscrire à une formation de base en français donnée en dehors des heures de travail.

Mais le résultat en vaut la peine, même s'il ne s'accompagne pas d'une augmentation de salaire. « Ne serait-ce que pour être capable de faire soi-même ses chèques ou d'aider ses enfants à faire leurs devoirs ! »

Denis Beaucage estime en effet que sa capacité à se mettre dans la peau des « étudiants » — ce qu'il appelle son empathie — a beaucoup aidé à les mettre à l'aise. Et qui peut les comprendre mieux que lui, qui a commencé à travailler à l'âge de 16 ans sans avoir complété son secondaire — où il était un mauvais élève, un rebelle —, puis qui a découvert ensuite le plaisir d'apprendre en retournant s'asseoir sur les bancs d'école après le travail ?

Passion d'apprendre, passion de lire : Denis Beaucage, opérateur chez Barry Callebaut, dont le syndicat est affilié à la Fédération du commerce, est insatiable. Il a déjà à son actif plusieurs cours universitaires. Et toujours le nez dans un livre. Mais, surtout, le besoin de communiquer sa passion.

### De larges retombées

La session qu'il a donnée à ses huit compagnons et compagnes de travail au printemps dernier, 15 cours de trois heures chacun, s'intitulait « stratégies de lecture ». C'est la seule formation de base en français qui ait été donnée chez Barry Callebaut. Tous les « étudiants » ont réussi le test final.

Pour Denis Beaucage, les retombées de cette formation dépassent largement le milieu de travail. « Le langage, c'est très important, dit-il. Beaucoup de problèmes s'expliquent par le manque de communi-

cation... et se règlent par l'information, les explications. Mais encore faut-il que les gens soient à l'aise avec le langage. »

Pour ce « professeur » qui arrivait toujours au cours avec deux livres en main et souhaitait transmettre son goût de la lecture, le plaisir est grand lorsqu'il voit un « étudiant » se plonger dans un livre au moment de la pause. C'est là son meilleur salaire.

### Par étapes

« J'avais beaucoup de latitude pour les moyens, mais des objectifs précis à atteindre, des étapes à franchir », dit-il. D'abord, apprendre à reconnaître les mots (noms, adjectifs, adverbes, etc.), ce qui exigeait beaucoup d'efforts et de travail de la part de ceux et celles qui avaient quitté l'école depuis 25 ans. Puis venaient les phrases, de courtes phrases. « On faisait des exercices en analysant les phrases qu'ils ont sous les yeux tous les jours au travail, par exemple : “ Le nombre de caisses par palette doit être de 48 ”; ou encore : “ Inscrire le code du jour avec des lettres de 3/4 de pouce ”. Là, ça devenait intéressant. Les étudiants participaient beaucoup. »

On pouvait ensuite passer aux paragraphes. De nouveau, les directives patronales sur les items utilisés à la production, les sortes d'emballage, le papier, servaient de matière première. Puis, enfin, venait l'étape des textes complets. « Je

▶ leur demandais d'apporter des textes avec ce que nous avions appris, par exemple des adverbes de temps, puis d'en faire la lecture à haute voix. Au début, ils étaient

gênés. Puis ils ont commencé à s'entraider, à se donner des trucs, à se conseiller. Ça n'a pas pris de temps, tout le monde était à l'aise. »

Denis Beaucage est fier de cette philosophie d'entraide et d'esprit d'équipe qui a germé dans ses cours. Il rêve maintenant de contagion.

## Sébastien Pomerleau Du chocolat et de la poésie, pourquoi pas ?

Sébastien Pomerleau n'était sur le marché du travail que depuis trois ans lorsqu'il s'est inscrit au cours de base de français. Muni de deux diplômes, l'un en horticulture et l'autre en arboriculture, il rêve maintenant, à 23 ans, d'étudier un jour en arts et lettres. Mais ayant été un élève plus ou moins lunatique autrefois, peut-être avait-il raté quelques explications de français données à l'école. D'où son enthousiasme pour la formation de base dispensée chez Barry Callebaut. « Je voulais me rafraîchir la mémoire », dit-il.

Il a suivi la session avec assiduité, et

il se promet bien de s'inscrire à la prochaine portant sur les stratégies d'écriture. Fervent lecteur de poésie, il aura appris, avec son « professeur », à s'ouvrir à d'autres genres littéraires. Invité à faire lecture de l'un de ses poèmes, il en récite un extrait :

*« Qu'advient-il de l'esprit appartenant au corps de la solitude ?*

*Certes, il atteint une céleste quiétude  
Elle ouvre l'âme latente de son être isolé*

*Là, et bien haut, tout près, dans la cime d'un chêne déployé...*

*« Amant de la vie, fidèle compagnon*



*Il médite, il s'instruit, il prie, il se nourrit de la création*

*(...)*

*« Entre l'inexprimable et l'idée accessible*

*La beauté de ce monde va bien au-delà du perçu. »*

## Sylvie Cardin « Le français pour moi-même, d'abord »

« Quand j'ai commencé chez Barry Callebaut, il y a 14 ans, tout ce qu'ils demandaient, c'était cinq pieds et quatre pouces », raconte Sylvie Cardin en riant. Elle avait une neuvième année — pas forte, précise-t-elle — qu'elle avait enrichie à l'âge de 25 ans de quelques cours de rattrapage.

La hâte de gagner sa vie l'a entraînée très tôt sur le marché du travail. Mais Sylvie Cardin aime apprendre et relever des défis. Elle s'ennuyait à la chaîne d'emballage. Lorsqu'elle a appris qu'en suivant un cours de base en mathématiques elle pourrait ensuite postuler comme opératrice au plan de moulage, elle n'a pas hésité longtemps. Et tant qu'à y être, elle s'est inscrite aussi à la formation de base en français.

« Au début, j'étais un peu gênée, sur-



tout parce que le professeur était un compagnon de travail. Mais ça s'est vite placé. On était un bon groupe. C'était agréable de se retrouver. » Aujourd'hui, elle s'inscrirait encore... avec le même professeur !

Seul le cours de base de mathématiques — surtout pour la règle de trois — était exigé pour le poste. « Pourtant, la première chose qu'ils ont faite quand je suis arrivée à mon poste, c'est me donner un gros cartable à lire pour comprendre ma machine », dit-elle. Sylvie Cardin s'est alors félicitée d'avoir suivi le cours de stratégies de lecture, même si elle s'y était inscrite pour des raisons personnelles...

Elle aime lire, et comprendre rapidement ce qu'elle lit. « De plus, le français m'aide à donner un coup de main à mes jeunes enfants dans leurs devoirs. Même leurs devoirs de maths. Parce que quand on veut résoudre un problème, il faut commencer par comprendre le sens de la question », conclut-elle.



## La langue française : une histoire de transmission...

**Le concepteur graphique Jean Gladu a beau être un artiste, il est comme monsieur et madame Tout le monde... Il a dû un jour faire réparer la transmission de sa familiale Taurus ! L'ayant confiée à Chambly Auto Transmission, sur les rives du Richelieu, il a été impressionné par la facilité d'élocution et les efforts de francisation auxquels s'appliquait M. Joseph Bélanger, mécanicien, spécialiste en transmission automobile. La Force des mots l'a rencontré à son garage de Chambly.**

« À l'époque, soit l'école nous préparait pour le classique ou bien, comme disait mon père, on gagnait la ville ou on prenait le bois. » Père cultivateur, mère au foyer, famille de seize enfants : après sa troisième année secondaire, M. Bélanger a quitté Saint-Roch-des-Aulnaies, village des rives du fleuve Saint-Laurent, entre Saint-Jean-Port-Joli et Kamouraska. Il a pris la direction de Québec pour aller y gagner sa vie, à la fin des années 50.

À l'emploi d'une station-service et étudiant à l'École d'automobile de Québec, le jeune Joseph Bélanger est dès lors plongé dans l'effervescence du Quartier latin, qui le séduit : boîtes à chansons, premières lectures (*Les insolences du Frère Untel*), découverte de Félix Leclerc, fréquentations universitaires. Les années de Québec seront marquantes. Il a la piqûre de la langue française. Il ne la perdra plus.

### Québec-Montréal-Chambly

Puis viendront les années mont-réalisaises : 1960-1966. À l'époque, ça se passe beaucoup en anglais et les anglicismes sont légion dans les garages de la métropole. En quittant Montréal

pour Brossard, Longueuil puis Chambly, M. Bélanger reviendra dans un milieu fortement francophone.

« L'information de base en automobile est souvent en anglais, à commencer par les manuels des fabricants d'automobiles. Vous savez, c'est toujours plus facile d'aller au plus court, de reprendre les termes anglais. Mais tout naturellement et par goût, j'ai raisonnablement francisé les termes des pièces. J'ai fait des efforts d'explication et d'exposition des problèmes, pour que les clients comprennent bien le travail que nous avons à faire. C'est une question de respect à leur endroit », affirme-t-il

Cet amateur de lecture, d'information continue et du canal Historia laisse tomber, déçu : « Même à la télé, parfois, ça me chauffe les oreilles », évoquant la langue approximative qu'utilisent certains reporters, surtout en direct.

Aujourd'hui en retraite progressive, M. Bélanger a légué le garage à son fils Bruno, ainsi que son goût pour la langue française. Une histoire de transmission.

Michel Crête

# l'invité

## La force expressive de notre langue

Entre le savoir et l'apprentissage d'une langue, il y a le mot, la phrase, le livre ; il y a la parole, il y a des paroles. Ici, au Québec, il y a la langue française. Malheureusement, l'enseignement de cette langue au secondaire, par exemple, a longtemps été l'une des façons d'exploiter ses codes, de les utiliser non plus pour signifier, mais pour bêtement communiquer. On a vu ces dernières années que ce virus avait atteint, par le biais des compétences transversales, le niveau collégial et pervers, ô désastre, le sens même du mot littérature.

Dans l'enseignement d'une langue, ce qui inquiète toujours, c'est la réduction des potentialités expressives de cette langue. Tout cela, parce que le texte n'a, trop souvent hélas !, qu'une fonction utilitaire. L'investissement dans l'imaginaire est court-circuité par un alphabétisme fonctionnel et un langage médiocrisant de pragmatisme. Cet impérialisme de l'immédiateté consummatrice est le premier empêchement à une réelle maîtrise de la langue, nommément la langue française.

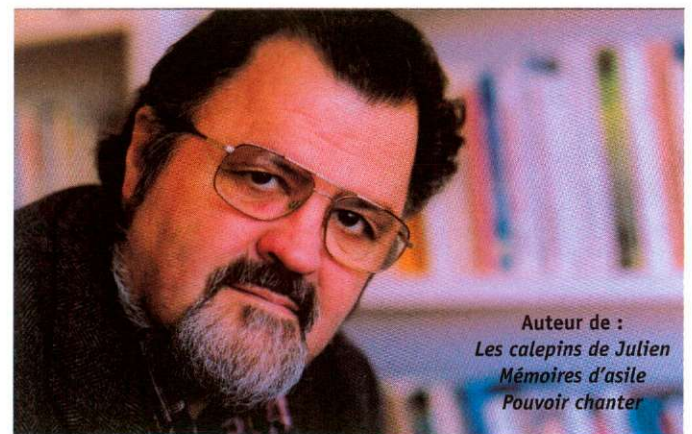
Cette dévaluation, j'insiste, trouve son point d'orgue dans la langue de communication où tout supplément de sens est évacué. Voilà comment le pouvoir des mots s'absente, voilà comment la langue française de nos jeunes s'affaiblit parce que plongée dans la servitude du discours uniforme et pragmatique. Voilà comment la culture s'absente de l'école.

Dans les écoles québécoises, le nœud du problème, c'est souvent la non-transmission des potentialités de la langue française. Voici pourtant que la littérature a cet immense avantage d'ouvrir la vie sur d'autres vies, sur d'autres horizons, sur d'autres sens. L'enseignement du français s'en trouve inéluctablement enrichi. Car la langue française au Québec — et cela vaut pour n'importe quelle langue nationale — n'est pas que la langue, n'est pas qu'une langue.

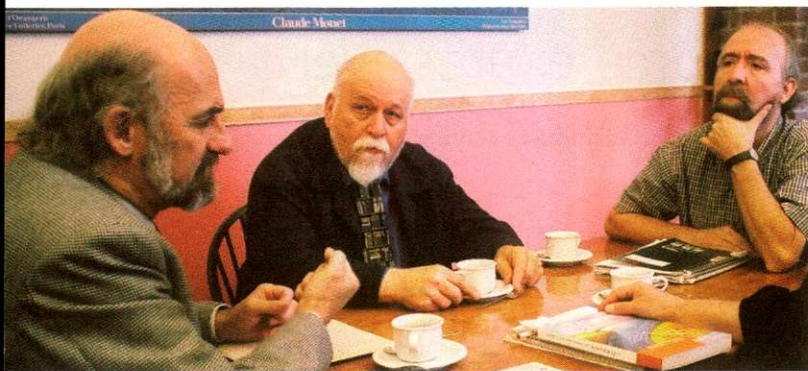
Ce qui s'y perd, quand on la réduit platement au code linguistique, c'est le potentiel même de la pensée universelle. « Nous n'avons pas besoin de parler français », affirmait l'écrivain André Belleau, nous avons besoin du français pour parler. » Qu'est-ce qu'on attend ?

**Bruno Roy**

**Président de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois**



Auteur de :  
*Les calepins de Julien*  
*Mémoires d'asile*  
*Pouvoir chanter*



Le rapport des États généraux sur la langue française : trois perceptions

« Un rapport subversif »

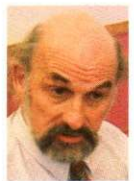


—Gérald Larose



« Une forme d'angélisme »

—Jean-Claude Germain



« Le focus est mis sur l'avenir »

—Guy Bouthillier

Lucie Laurin

S'il le pouvait, s'il avait à réécrire le rapport de la Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec qu'il a présidée, Gérald Larose ajouterait un chapitre pour insister sur les nombreuses ruptures qu'il contient par rapport à la situation actuelle et qui en font, dit-il, un rapport subversif.

C'est ce qu'il a déclaré au cours d'une rencontre avec deux autres combattants de la langue française, tenue le 15 octobre à l'invitation de *La force des mots*, pour discuter des conclusions du rapport Larose : Jean-Claude Germain, historien et dramaturge, et Guy Bouthillier, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Subversif, ce rapport, a poursuivi **Gérald Larose**, d'abord par son approche politique. Il établit la langue québécoise, qu'il reconnaît belle, moulée sur la structure internationale, comme une norme. Dans le domaine de la technologie et de la technique, dit-il, on est plus à l'aise que les Français. C'est nous qui produisons la terminologie. Dans les congrès internationaux, qui parle français ? C'est encore nous. Quand on ne représente que deux pour cent de la population nord-américaine, on vit dangereusement : on ne peut pas se contenter de changer seulement quelques virgules aux lois. Il faut des gestes massifs. L'établissement de la citoyenneté québécoise en est un.

**Guy Bouthillier** reconnaît au rapport Larose le mérite de mettre le focus sur ce qui nous est le plus important pour l'avenir. L'aire d'intervention du Québec était beaucoup plus large en 1976-77, au moment de l'adoption de la charte de la langue française, qu'elle ne l'est aujourd'hui, explique-t-il. Mais certains articles de la loi 101 contredisaient l'article 133 de la constitution canadienne. Aussi le gouvernement fédéral s'est-il empressé d'adopter la constitution de 1982, qui contenait des instruments lui permettant d'attaquer la charte de la lan-

gue française. Ça nous a affaiblis, constate-t-il, surtout moralement. Alors, le véritable adversaire, c'est la constitution canadienne, et le rapport le reconnaît.

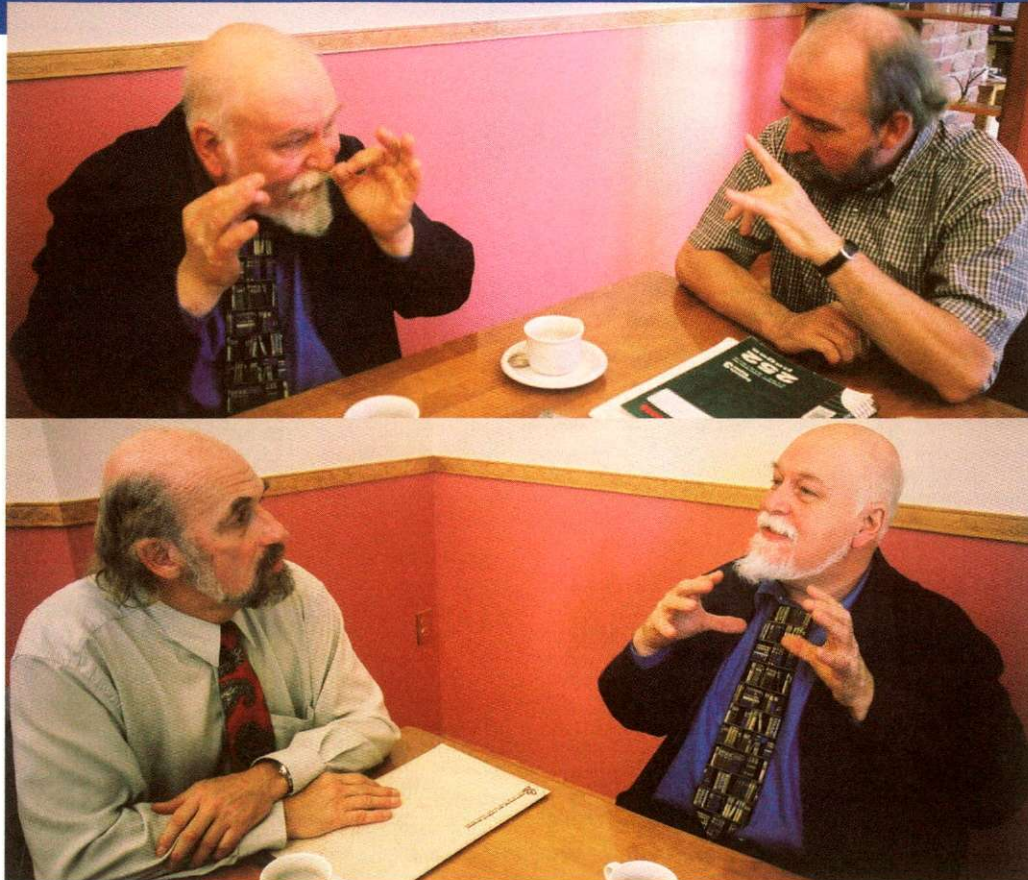
Mais **Jean-Claude Germain** en retire plutôt une perception inquiétante : on dirait une campagne sur le bon parler français, dit-il. Le rapport Larose tombe dans l'angélisme quand il fait comme s'il n'y avait pas de conséquences au bannissement de certains points de la loi 101 par la Cour suprême. Et il en rajoute : un champ d'intervention important pour lui, c'est la culture. Or, le rapport Larose dissocie la langue et la culture et c'est là que le bât blesse.

Le président **Larose** défend son rapport : la politique linguistique a été d'une grande efficacité entre 1975 et 2001, mais maintenant on stagne. Il faut trouver d'autres moyens. Le Canada, qui s'est ajusté à la loi 101, veut nous retourner à ce qui existait avant et rétablir la concurrence entre l'anglais et le français à l'intérieur de nos frontières, dit-il. Notre rapport change l'antagonisme : ce n'est plus l'anglais versus le français, c'est le Québec versus le Canada. Ainsi, on élimine l'approche ethnique. La langue française devient une langue de délibération, de citoyenneté. Ce n'est plus une maladie honteuse.

Il insiste : les anglophones du Québec ont changé, nous l'avons constaté. Sur les 27 à 28 groupes anglophones que nous avons entendus, seuls deux ne reconnaissent pas la place du français : Alliance Québec et le Parti Égalité, qui sont les poumons du Parti libéral du Canada.

Mais **Jean-Claude Germain** compare tout cela à une table à





trois pattes : les anglophones, les francophones et les allophones. En réalité, il y a deux pôles d'influence et les allophones choisissent l'un des deux, estime-t-il. On peut parler un français de base, suffisant pour travailler chez McDonald, et n'avoir aucun intérêt pour la culture québécoise. Aussi faut-il développer un intérêt pour le français qui soit plus grand que celui d'assurer la seule survie.

**Gérald Larose** répond que pour que ça devienne clair qu'ici, c'est le français, il faut un message fort. Si l'État québécois prend des mesures pour que la langue française ait une portée constitutionnelle, c'est un message fort. Si, à cela, on ajoute la reconnaissance formelle de la citoyenneté, c'est une affirmation royale que tous les gens sont égaux en parlant français. Mais on doit prendre des mesures pour intégrer les communautés. On est une culture plurielle...

On n'est pas une culture plurielle !, rétorque vivement **Jean-Claude Germain**. Il y a un grand

danger de tomber dans la vision plurielle du Canada, qui est une vision impérialiste. Pour le Canada, ça consiste simplement en une juxtaposition des différentes cultures.

Oui, c'est sûr, réplique **Gérald Larose** : le Canada peut se payer le luxe d'ajouter les groupes, puisqu'il n'y a qu'une langue qui s'y parle.



#### Et que fait le rapport Larose du français au travail ?

On a accusé la commission d'être faible à ce chapitre, mais c'est la réalité qui est faible, dit **Gérald Larose**. L'Office de la langue française en est réduit à brasser du papier. Les comités de francisation sont actifs dans six pour cent des cas. Nous, ce qu'on propose, c'est de balayer tout ça et de recommencer. D'abord, on mobilise le milieu en créant des comités paritaires. Ensuite, l'OLF travaille avec les grands ensembles, entre-

prises, syndicats, à des plans de francisation, par exemple la terminologie dans les secteurs les plus actifs. Ainsi, on donne des tâches au monde et non seulement une formule à signer une fois l'an. Et on prévoit des mesures coercitives : le nouvel organisme a le pouvoir d'entrer à l'intérieur de l'entreprise pour enquêter au besoin. Le traitement des plaintes porte donc sur le plan global et non sur des choses totalement secondaires.

A-t-on envie d'imposer le français comme langue de travail ?, demande **Guy Bouthillier**.



À force d'envoyer des signaux négatifs, on ne s'encourage pas. Ainsi, avec l'accumulation des défaites, on a fini par être gênés de la loi 101. Pourrait-on se donner une victoire avec la constitutionnalisation du français et la citoyenneté, par exemple ? Mais ne nous embarquons pas si on pense de perdre.

Le Docteur Laurin aussi en fauchait large, réplique **Gérald Larose**.

On l'a, la victoire complète : la culture québécoise, renchérit **Jean-Claude Germain**.

Invité à révéler ce qu'il ajouterait au rapport Larose, **Guy Bouthillier** déclare que personne ne définit plus aujourd'hui la langue comme nationale et officielle. On parle de langue commune, de langue d'usage, dit-il. Il faut une affirmation forte en ce sens. Sinon, nos enfants et nos petits-enfants s'en désintéresseront.



Moi, j'aurais lancé une bombe : j'aurais pris le risque de définir la langue québécoise, dit pour sa part **Jean-Claude Germain**. En précisant toutefois qu'on veut une langue juste et précise. Notre langue, elle est moderne, elle s'est ajustée à la vie nord-américaine, elle est du 21<sup>e</sup> siècle, elle a tout ce qu'il faut.



# Le destin énigmatique de Gabrielle et Mathilde

Jean-Pierre Paré

**Question :** peut-on devenir écrivain parce qu'un jour, à 17 ou 18 ans, on a été lauréate d'un concours de nouvelles littéraires au cégep ?



**G**abrielle Tremblay et Mathilde Goulet, étudiantes au programme lettres du Cégep Édouard-Montpetit de Longueuil (dont les enseignants sont affiliés à la FNEEQ-CSN), ont bien sûr en commun un amour de la langue française qui dépasse de beaucoup l'attrait des quelques centaines de dollars attachés aux trois textes primés (500 \$ pour le premier, 250 \$ pour les deux suivants) par les organisateurs du concours. N'empêche que si on regarde la chose de façon bassement prosaïque, elles ont déjà touché, grâce à leur talent, davantage que bien des écrivains qui ont deux brûlots et un recueil de pensées publiés à compte d'auteur et qui traînent sur les tablettes de librairies d'usagés... « *Et ça aide à payer un manteau d'hiver neuf quand on en a besoin* », souligne, de façon tout aussi pratico-pratique, Gabrielle la gagnante du premier prix.

« *C'était aussi par défi personnel, explique-t-elle, une manière de provocation à l'endroit de mes difficultés personnelles avec les notions de compétition et d'échec.* » Mais voilà, elle s'est fait prendre à son propre jeu, elle a gagné.

Quant à Mathilde, si elle trouvait le thème « *Vivre ici* » facile à traiter, elle n'a même pas eu le choix de le faire, son professeur de français ayant décidé de

l'imposer comme travail de classe. Bref, dans son cas elle s'est fait prendre au jeu... du professeur, mais ne le regrette aucunement, bien sûr.

## Un besoin inné

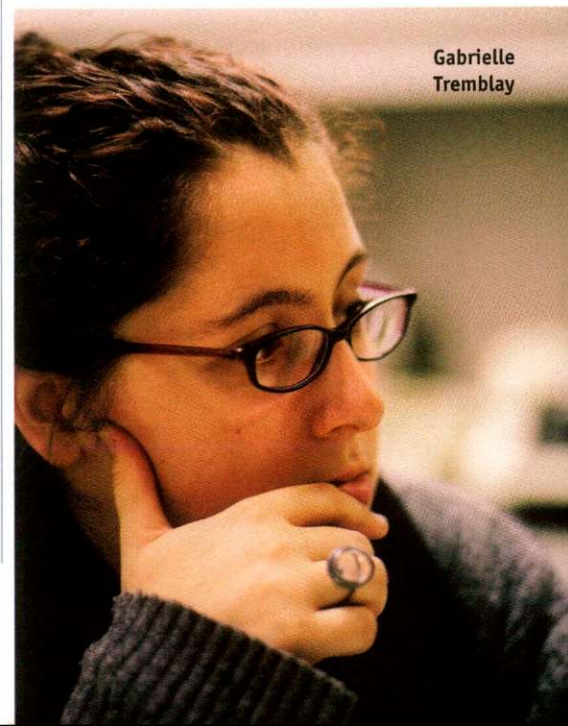
Toutes deux le disent, l'écriture est chez elles un besoin inné et la maîtrise de la langue française, « *si belle et si riche* », un défi aussi stimulant que difficile. Elle est compliquée, cette langue française, et les erreurs commises sont parfois nombreuses, « *et faire des fautes, c'est un peu comme montrer ses sous-vêtements...* », dit Gabrielle d'un air contrit. Mais il vaut la peine de consacrer les efforts nécessaires pour atteindre cette maîtrise parce que tout doit passer par le langage pour que les êtres humains se comprennent, et qu'y a-t-il de plus important que cette compréhension ?

## Le ministère !

C'est également à l'enseigne d'autres considérations bien terre-à-terre que s'est déroulé notre agréable entretien du 10 octobre. Première victime, qui s'est présentée tout naturellement dans la discussion : le ministère ! Le ministère de l'Éducation, ses hauts-fonctionnaires et leurs innombrables réformes sans queue ni tête, des monstres de contradictions et

de complications que même des professeurs réguliers n'arrivent pas à maîtriser.

À partir d'expériences vécues similaires, l'une au CAF\* du Vieux-Montréal, l'autre en V<sup>e</sup> secondaire où elle donnait des cours de rattrapage à des plus jeunes en difficulté, Gabrielle et Mathilde livrent spontanément le même verdict lapidaire : « *ri-di-cu-le* ». Verdict qui n'est pas sans provoquer une petite jouissance, avouons-le, chez l'intervieweur-billettiste... Ce que le ministère cherche avant tout, disent-elles, c'est le taux de diplomation le plus élevé, c'est pourquoi n'importe qui peut passer son épreuve de français à répétition tant qu'il ne l'a pas réussie. « *L'important, pour eux,*



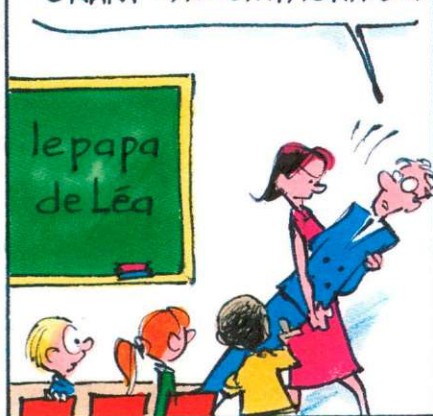
Gabrielle Tremblay



UNE SECONDE, IL NE FAUT PAS NÉGLIGER LE CARACTÈRE TRANSVERSAL DES COMPÉTENCES DISCIPLINAIRES...

LES SITUATIONS-PROBLÈMES DOIVENT DEVENIR UN « OUTIL » PÉDAGOGIQUE AU SERVICE DE L'ENSEIGNANT - ACCOMPAGNATEUR

IL FAUT INTERPELLER LE VÉCU DE L'ÉLÈVE BÉNÉFICIAIRE VIA LE PROCESSUS DE RÉOLUTION DE PROBLÉMATIQUES PAR LA LUDICITÉ ...



BORIS

c'est qu'il y ait apparence de compétence », se désole Gabrielle.

### Le camouflage de l'incompétence

Parmi les étudiants en rattrapage auxquels Mathilde s'adressait, par exemple, se trouvaient un dyslexique et un immigrant d'origine russe. « Hé ! Moi je n'étais aucunement formée pour soutenir des cas particuliers comme un dyslexique et un Russe, c'est insensé !, lance-t-elle. Qui plus est, on me demandait de leur enseigner la nouvelle grammaire, dite "grammaire par schémas", qu'on ne m'avait aucunement montrée et que je ne comprenais pas, et je crois bien que même les professeurs titulaires n'y com-

prenaient rien non plus. Comment voulez-vous que ces étudiants en difficulté ne sortent pas de ces cours d'appoint complètement démotivés ? »

« C'est un système qui camoufle les erreurs et l'incompétence des gestionnaires, conclut Gabrielle. Et c'est ainsi qu'à cause d'un manque de personnel qualifié, on produit des décrocheurs. »

### Le politique

La langue française en Amérique est-elle en danger ?

« Notre français d'ici a ses défauts et ses qualités, mais je ne crois pas qu'il soit en danger, avance Mathilde. Les gens ont une forte volonté de préserver leur langue, c'est évident. Ça reste un "français québécois" avec ses expressions propres, mais ce n'est pas pire que l'argot ou le verlan en France. »

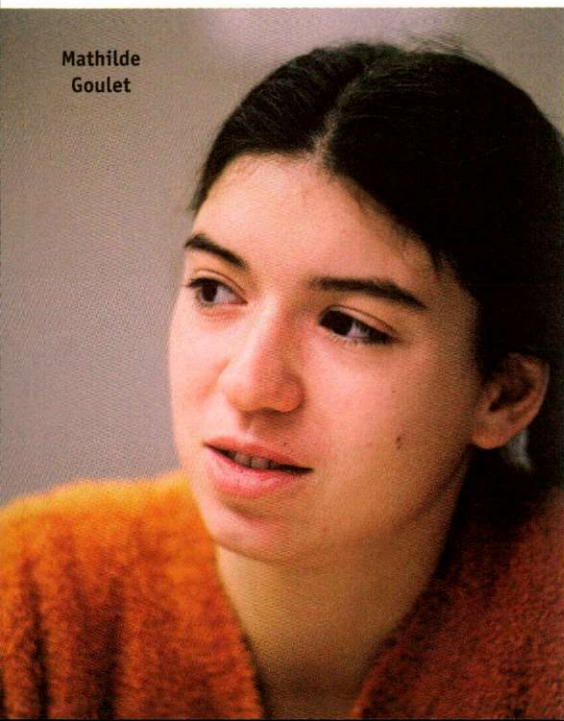
« Ce que je crains le plus, intervient Gabrielle, c'est que nous perdions notre syntaxe à cause de l'influence de l'anglais, parce que dans la syntaxe se trouve aussi notre façon de penser. En ce sens, les fautes de syntaxe sont plus inquiétantes que les fautes d'orthographe. Quand, par exemple, j'entends l'expression "faire du sens", un calque de "make sense", je me demande où tout cela va s'arrêter. »

Et évidemment, souligne-t-elle avec à-propos et conviction, une population qui a de la difficulté à penser parce que ses instruments pour le faire sont défectueux est une population qui risque d'être moins portée à contester les gouvernements en place, tout se tient. Autrement dit : un peuple qui n'aime pas lire ou écrire parce que l'école lui a mal enseigné les codes de sa langue est un peuple qui nage dans la confusion intellectuelle, et on ne fait pas un pays très fort avec ça. Comment voulez-vous qu'un intervieweur-billetiste ne soit pas ému et reconnaissant devant tant de perspicacité ?...

Peut-on devenir écrivain parce qu'un jour, à 17 ou 18 ans, on a été lauréate d'un concours de nouvelles littéraires au cégep ?

Ce n'est pas aujourd'hui qu'on connaîtra la réponse dans le cas de Gabrielle et Mathilde, bien sûr, mais chose certaine, elles ont tout pour devenir pamphlétaires !

Mathilde Goulet



\* Centre d'aide en français

## Le français dans la fonction publique

Un lecteur du *Devoir* racontait sous le titre « J'y perds mon latin » qu'il avait participé, le 29 septembre, à un examen de la fonction publique québécoise afin de combler des postes de réviseurs à la CSST, et qu'une partie de l'examen avait consisté à rédiger une synthèse de différents textes, durant 90 minutes, sur un maximum de trois pages.

Or les candidats à l'examen ont été avisés que la correction de cette partie ne tenait pas compte des fautes de français. Pourtant, « *la tâche principale d'un réviseur est de rédiger une décision en justifiant son raisonnement, en le détaillant et en l'appuyant sur des faits concrets après étude d'un dossier. Ces décisions peuvent parfois être portées en appel devant le Tribunal administratif du Québec* », écrit M. Landry.

Imagine-t-on les risques que nous encourons si nous avons affaire à un fonctionnaire médiocre en français, qui rédige des décisions dans une langue approximative et recourt à des anglicismes qui déforment sa pensée, et si le Tribunal administratif se prononce ensuite sur notre cause en se basant sur des arguments qui ne sont pas les bons ?

L.L.

# Ferlandises

## Choisir entre la force et la violence des mots

Ne vous y trompez pas, a-t-il martelé. « *Make no mistake about it !* » Nous ne ferons aucune différence entre les terroristes et les pays qui les abritent. C'était aux premiers jours des attentats, après qu'il eut déclaré la première guerre du 21<sup>e</sup> siècle. Puis il ajouta, en référant explicitement à la culture texane, et avec la désinvolture d'un shérif de film western : nous le prendrons mort ou vif.

Déjà qu'il était troublant de se faire annoncer la guerre totale comme un fait de routine, sans plus de cérémonie que s'il se fût agi de la finale du Super Bowl, mais encore fallut-il y consentir sur-le-champ et sans discussion. Car nous fûmes en même temps sommés de choisir les États-Unis ou les terroristes. Et les médias de claironner la réponse obligée : nous sommes tous des Américains !

Un peu de dignité en ces heures tragiques, ne fût-ce que pour la mémoire des victimes, aurait à tout le moins demandé de traiter la déclaration de guerre comme un fait exceptionnel, lourd des innombrables horreurs du passé, et annonçant celles à venir. Un peu de perspective aurait permis de retarder quelque peu cette déclaration de guerre afin de l'asseoir sur des bases de droit international plus solides qu'une résolution de circonstance adoptée à la va-vite par le conseil de sécurité des Nations unies, et qui ne tempère en rien la volonté des États-Unis de se faire justice eux-mêmes.

Mais non ! Tout de suite les gros mots, tout de suite le langage guerrier, même si le mot guerre, dans son sens premier auquel le réduisent les bombardements, est tout à fait impropre dans la circonstance puisqu'il ne s'agit pas d'un différend entre États, nonobstant le ciblage de l'Afghanistan comme foyer du terrorisme. Bien sûr la géopolitique, comme nécessité de coexistence entre les pays, finit toujours par rappeler ses contraintes à la pensée gendarme. Aussi la diplomatie américaine s'emploie-t-elle à déconstruire les amalgames les plus pernicieux que les écarts de langage des premiers jours ont établis entre terroristes et musulmans, entre musulmans et arabes, entre islam et terrorisme.

Mais le mal était fait : après une première réaction de ruelle, la bataille de ruelle ne pouvait qu'avoir lieu, suivant les codes de la ruelle. Du moins dans l'immédiat. Les mots violents des premiers jours avaient fixé les paramètres de la suite des choses, rendant les bombardements inévitables pour satisfaire une opinion publique chauffée à blanc, et transformant en complice virtuel du terrorisme quiconque émettrait des doutes sur leur finalité. Interdit de penser que ces bombardements équivalent à chercher une aiguille dans le foin avec des gants de boxe, et qu'ils risquent, à moyen terme, de nourrir le terrorisme plutôt que de l'éradiquer.

Il faudra trouver les mots ap-

propriés pour briser cet enfermement de la pensée, sans quoi l'ornière de violence dans laquelle nous sommes engagés ne pourra que se creuser davantage, en même temps que grandira la peur. Comme le disait Gilles Vigneault, commentant les attentats avec la perception plus aigüe du poète : au fond la violence, c'est un manque de vocabulaire. Et, faudrait-il ajouter, quel que soit le dieu dont elle se réclame.

Guy Ferland



# un mot vaut mille images

## Le choix des mots

Depuis les tragiques événements du 11 septembre, de nouveaux mots sont entrés dans notre vocabulaire. Des mots tels que « talibans », « fatwa » ou « anthrax » sont devenus monnaie courante.

Parfois les mots utilisés sont choisis parce qu'ils sont moins percutants. Au lieu du mot « guerre », les médias vont parler volontiers de « frappes » ou de « réplique des alliés », histoire de bien diluer les réalités. Dans le fond, le choix des mots n'est pas innocent.

De tels événements nous amènent avant tout à réfléchir. Ils nous amènent aussi à réaliser comment des mots nouveaux entrent facilement dans nos vies, quelle est leur valeur intrinsèque.

Il m'est arrivé à quelques occasions de vouloir franciser une convention collective. Le « chauffeur de lift truck » s'enorgueillissait de devenir un « cariste », « l'union affiliée à la CSN » pouvait retrouver sa véritable autonomie dans le « syndicat affilié à la CSN », « l'aviséur légal » devenait un « conseiller juridique » ou, plus modestement, perdait un peu de galon au profit du « con-

seiller syndical ». Les « clauses monétaires » devenaient « salariales » puisqu'elles variaient plus que la monnaie pendant la durée de la convention collective, surtout si on n'avait pas négocié une clause d'indexation au coût de la vie, à moins que ce ne soit les « coups de la vie », comme le dit Sol. Le « comité conjoint » sur les changements technologiques se transformait au mieux en « comité paritaire » ou au pire en « comité mixte ».

Le choix des mots reflète toujours un peu leur époque. Quand j'ai débuté à la CSN, « le conseiller à la mobilisation » était « un directeur de grève » et la caisse du Fonds de défense professionnelle devait être continuellement renflouée à coup de campagnes de financement et de congrès spéciaux tellement il y avait de salariés en conflit. Cela m'a d'ailleurs valu une coquille dans un texte dont un trésorier de la CSN se souvient encore. Au lieu des « dépenses incompressibles », le document de congrès faisait référence à des « dépenses incompréhensibles ». Les mots ont une valeur, je vous le jure !

Clément Gaumont

Adjoint au comité exécutif de la CSN

## en français vivre

Quelques noms encore, d'autres belles trouvailles, et on pourrait ceindre totalement Montréal. Car c'est en allant de Verdun à Repentigny, puis à Terrebonne, Lachenaie et Laval, qu'on aperçoit ces jolis noms de rue : Allée des Brises du Fleuve, rue Enchantée, avenue de la Devinière, rue de la Butineuse, rue de la Rigole, rue des Songes, croissant de la Faitière et, surtout, l'intersection des rues de l'Île-au-Foin (remarquez le singulier plutôt... singulier) et de l'Île-aux-Fraises !

Lucie Laurin



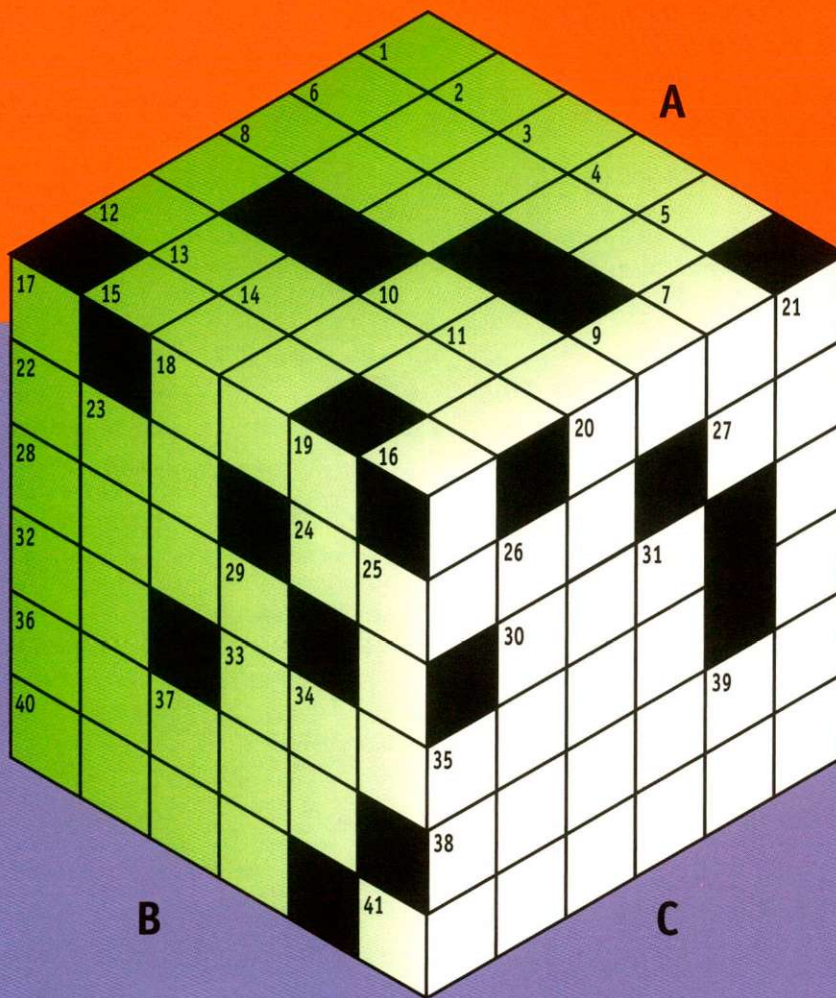
## Cube/définitions

### AB

- 1- Moyen de pression.
- 2- Gaz.
- 3- Poisson.
- 4- Infinitif.
- 5- Interjection.
- 7- Farines.
- 10- Il faut faire partie de l'élite pour y adhérer.
- 11- Étendue d'eau.
- 13- Abréviation.
- 14- Ancien président de la CSN.
- 17- Ancien président de la CSN.
- 19- Nazi.
- 23- Guider.
- 25- Unité de mesure.
- 29- Bouleversée.
- 34- On lui verse une pension alimentaire.
- 37- Symbole chimique.

### AC

- 1- Il est déposé par un syndiqué.
- 6- Ancien président de la CSN.
- 8- Du verbe être.
- 9- Interjection.
- 10- Ancien président de la CSN.
- 12- On peut le perdre.
- 15- Unité monétaire.
- 16- Monnaie.



21- Galeries.

26- Direct.

31- Cheville.

35- On y danse.

39- Lien.

### BC

18- Réseau de télévision.

20- Boisson.

22- On peut compter sur lui.

24- Problème.

27- Possédé.

28- Prénom.

30- Salutation.

32- Pronom.

33- La CSN en compte 263 500.

36- Baquets.

38- Rasée.

40- Vagabonde.

41- Fruits.

## Accentuez :

Après qu'il fut passé à la taverne et qu'il eut enfilé deux bières en fut, le bucheron déclara à ses compagnons de table totalement sous : « Certes, il eut été plus convenable d'aller à la brasserie. Mais la distance m'eut empêché d'être à l'heure chez moi pour dîner. O les ragoutants petits plats dont j'eusse été privé ! »

Pendant que l'un des buveurs réprimait un baillement, l'autre assenait un coup de poing sur la table : « Tu me dégoutes avec tes raisons boiteuses ! Avoue donc que ta femme t'abime de betises, qu'elle te cloître ! Je te soupçonne de te complaire dans le masochisme. Tu finiras à l'hôpital, si ce n'est pas à l'hospice ! »

À l'extérieur, une péripatéticienne proposait ses apps. Le bucheron l'aperçut, sortit, lui susurra : « O belle enjoleuse, troublante ingénue, tu me fais patir. Je te le dis crument : je reve

d'explorer ta peau halée, fut-ce au prix de tous les feux de l'enfer ! »

Au meme moment, un pigeon qui flanait par là avisa le crane dégarni, crut voir un œuf et s'y posa dans l'intention de le couvrir. « Sale bete ! Espèce d'enculé ! », vociféra le bucheron en gesticulant.

La belle chapitra le client : « Ça, mon ami ! Tu me déclamaï des gentilleses et des douceurs pour m'entraîner avec toi vers les cimes du plaisir. Mais au naturel, voilà que tu débites des grossièretés comme jamais je n'aurais cru en entendre. Dussé-je jeuner, je me priverai de ton écot jusqu'à ce que tu fusses devenu aussi poli que ton crane ! »

## Exercice

### Remplissez

Remplissez les espaces par les prépositions, conjonctions, adverbes ou locutions adverbiales appropriés choisis dans la liste suivante :

**car, néanmoins, nullement, lorsque, cependant, entre, hormis, absolument, pour, notwithstanding, même, nettement, pendant, en outre, peu, bellement, contre, mais, en effet**

- \_\_\_\_, \_\_\_\_ des raisons morales ou économiques, on n'est pas abonné au câble et qu'on privilégie la télévision d'État, on doit \_\_\_\_ aimer les sports.
- À la télévision d'État, \_\_\_\_, la télédiffusion des sports conditionne toute la programmation.
- \_\_\_\_ les éliminatoires de hockey, \_\_\_\_ les bulletins d'information sont reportés à des heures indues.
- \_\_\_\_, les abonnés au câble peuvent continuer de s'informer à des heures raisonnables.
- Il s'agit \_\_\_\_ d'une discrimination en faveur des citoyens les plus fortunés.

## Notre concours

### Participez à notre concours !

Trouvez la solution à nos mots croisés et courez la chance de gagner le cédérom du *Multidictionnaire* publié par les Éditions Québec/Amérique. Vous y trouverez des milliers d'ajouts spécifiques à la version électronique :



- 4500 conjugaisons complètes
- 2000 prononciations difficiles sonorisées
- 1000 illustrations en couleurs
- 120 tableaux grammaticaux
- modes de navigation multiples (mode dictionnaire, mode recherche, mode tableaux)
- accès direct à partir de Microsoft Word® 97 et 2000

### Trois moyens de nous joindre :

- *La force des mots*  
Information-CSN  
1601, av. De Lorimier  
Montréal (Québec) H2K 4M5
- télécopieur : (514) 598-2089
- courriel : lucie.laurin@csn.qc.ca

Le nom du gagnant ou de la gagnante sera tiré au hasard parmi les réponses qui nous seront parvenues avant le 30 novembre 2001. La réponse au concours sera publiée dans le numéro subséquent de *Nouvelles CSN*.

### Le gagnant du numéro 7

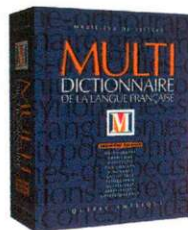
Félicitations à Jean Cormier, magasinier à la C.S.D.M., qui a gagné le cédérom du *Visuel*. Merci à nos participants et participantes, qui se font de plus en plus nombreux.

## Si vous vous limitez à un seul dictionnaire, c'est le MULTI qu'il vous faut

par MARIE-ÉVA DE VILLERS

L'instrument de travail par excellence : un outil riche, simple, efficace.

- synonymes, antonymes, distinctions de sens des mots et sens nouveaux
- 5000 formes fautives : anglicismes, impropriétés, erreurs courantes
- près de 200 pages de tableaux grammaticaux et typographiques
- notes sur les constructions syntaxiques
- 75 modèles complets de conjugaison



**300 000 exemplaires vendus**

### Corrigé de la dictée

1. Lorsque, pour des raisons morales ou économiques, on n'est pas abonné au câble et qu'on privilégie la télévision d'État, on doit absolument aimer les sports. 2. À la télévision d'État, en effet, la télédiffusion des sports conditionne toute la programmation. 3. Pendant les éliminatoires de hockey, même les bulletins d'information sont reportés à des heures indues. 4. Cependant, les abonnés au câble peuvent continuer de s'informer à des heures raisonnables. 5. Il s'agit nettement d'une discrimination en faveur des citoyens les plus fortunés.

### Corrigé de l'exercice

### Solution des mots croisés du numéro 7

#### Horizontal

1. Grammaire.
2. Lanrière.
3. Amen. Ace.

4. Cécité. Ers.
5. Fric.
6. Rosat. AER.
7. Notaire. Ri.

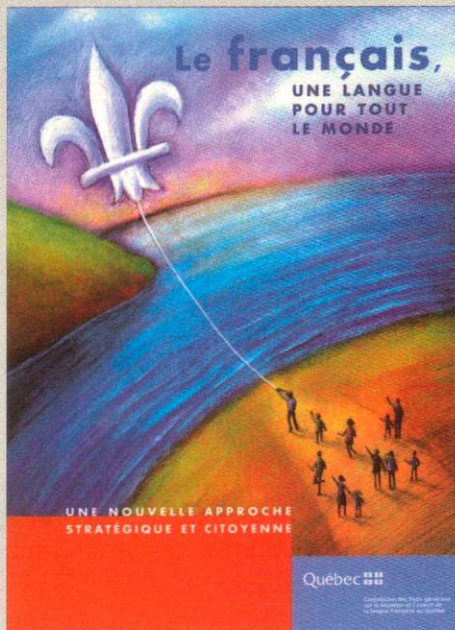
8. Ineptie. Sm.
9. But.
10. Ferroutage.

#### Vertical

1. Glace. Ni.
2. Rame. Ronde.
3. Anecdote.

4. Mini. Saper.
5. Me. Trait.
6. Arme. Tribu.
7. Ie. Ééut.

8. Aéra. Ta.
9. Encriers.
10. Escrimée.



## Une langue pour tout le monde

Une nouvelle approche stratégique et citoyenne : c'est ainsi que se définit lui-même le rapport de la Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, rendu public le 21 août. On y trouve un chapitre sur la reconnaissance formelle et officielle d'une citoyenneté québécoise, suivi d'un chapitre sur l'octroi d'un caractère constitutionnel aux principes fondateurs de la politique linguistique : ce sont les deux pièces maîtresses du rapport. Suivent des recommandations de différentes mesures pour assurer la maîtrise du français et en rehausser la qualité dans l'enseignement, les milieux de travail, l'administration, l'affichage, le commerce, les nouvelles technologies, etc. Enfin, le rapport suggère une restructuration des organismes de la Charte de la langue française. On peut se procurer le document à l'adresse suivante :

### Secrétariat à la politique linguistique

225, Grande Allée Est, 4<sup>e</sup> étage  
Québec (Québec) G1R 5G5  
Tél.: (418) 643-4248  
Télécopieur : (418) 646-7832  
Courriel : [info@spl.gouv.qc.ca](mailto:info@spl.gouv.qc.ca)

On peut aussi consulter  
le site Web de la commission :  
[www.etatsgeneraux.gouv.qc.ca](http://www.etatsgeneraux.gouv.qc.ca)

## Venez nous visiter...

# Le cyber futé

de la langue française au Québec

## [www.olf.gouv.qc.ca](http://www.olf.gouv.qc.ca)

- Un grand dictionnaire terminologique de trois millions de termes français et anglais
- Des conseils pratiques en matière linguistique
- Des renseignements utiles pour assurer l'emploi du français dans les technologies de l'information
- Des articles sérieux et des capsules amusantes sur la situation et la promotion du français au Québec et ailleurs

Office de la langue  
française

Québec





## Le français est-il menacé et si oui, l'est-il davantage dans les milieux de travail, dans l'enseignement ou dans l'affichage ?

**Pierre Savignac, opérateur de rebobineuse, Syndicat national des travailleurs et travailleuses des pâtes et papiers de Crabtree (FTPF-CSN) :**

**N**on, pas dans notre région. C'est français à 100 pour cent, sauf à Rawdon. Ici aussi. Nous avons un comité de francisation qui a fait un gros travail il y a quelques années pour franciser tout notre vocabulaire. La qualité de notre français s'est améliorée également. Forcément, quand on milite, qu'on participe à des instances de la CSN, on fait des efforts et c'est contagieux. Au syndicat, on parle beaucoup de respect, par exemple dans les relations entre les hommes et les femmes. Et le respect, ça commence souvent par le langage utilisé. D'ailleurs, nous parlons aussi de respect avec l'employeur.

Même si le français n'est pas menacé chez nous, j'appuierais des recommandations qui viseraient à le protéger davantage, comme celles du rapport Larose sur la citoyenneté et sur le statut constitutionnel de la langue française.

**Luc Lamarche, préposé aux bénéficiaires, STT de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Montréal (FSSS-CSN) :**

**O**ui, à mon avis, le français est très en danger, et partout, pas seulement dans les milieux de travail. On sent chez les politiciens le désintéret, la peur de déplaire. On sent dans la population des complexes, la peur de s'affirmer, et c'est difficile à briser. L'individualisme, le refus de s'occuper du champ politique portent à cela. On laisse faire. À Montréal, on accepte le bilinguisme de façon courante. Ça va finir par déferler sur le reste du Québec.

Chez nous, à Sacré-Cœur, tout a commencé par un médecin qui voulait publier dans des revues anglophones et qui exigeait un poste de bureau bilingue. La partie patronale prétextait que le tiers de la clientèle est immigrante : l'OLF lui a donné raison. Ça fait sept ans de cela et aujourd'hui, dans le secteur bureau, 80 pour cent des postes ont l'exigence de l'anglais. L'urgence est désignée bilingue.

Ce qui fait qu'on entend de plus en plus parler anglais maintenant autour de nous. Les gens en sont à penser que le bilinguisme au travail, c'est normal.

**Anne-Marie David, Syndicat des professeurs du Collège du Vieux-Montréal (FNEEQ-CSN) :**

**P**our moi qui vis dans l'est de Montréal et qui travaille en milieu francophone, je ne sens pas de prédominance de l'anglais. J'en prends conscience si je me promène dans l'ouest de Montréal. En revanche, ce qui m'inquiète, ce sont les grandes difficultés d'écriture de nos étudiants ; pourtant, ce sont de bons étudiants, car nous sommes contingents et nous choisissons les meilleurs. La pauvreté du vocabulaire me frappe aussi, quand je compare avec les étudiants français.

Quelles sont les causes et quels devraient être les remèdes ? J'ai beaucoup de questions, mais je n'ai pas les réponses. Malgré tout, on constate une belle évolution depuis 30 à 40 ans alors qu'avant, le beau français était réservé à l'élite.

Mais le français reste une langue compliquée. Peut-être qu'on pourrait simplifier les règles et les usages pour la rendre plus accessible ?

**LA LANGUE,  
C'EST... CAPITAL  
ET NOUS DEVONS  
Y PORTER...  
INTÉRÊT**



Caisse d'économie Desjardins  
des travailleuses  
et travailleurs (Québec)

1601, av. De Lorimier  
Montréal (Québec) H2K 4M5  
(514) 598-2122

155, boul. Charest Est, bur. 500  
Québec (Québec) G1K 3G6  
(418) 647-1527

### Écrivez-nous !

Écrivez-nous pour nous livrer vos impressions et suggestions ou pour réagir à ce que disent les autres lecteurs et lectrices.

Faites parvenir votre lettre à

**La force des mots, Information-CSN,**

1601, av. De Lorimier, Montréal (Québec)

H2K 4M5 ou par courrier Internet à : [lucie.laurin@csn.qc.ca](mailto:lucie.laurin@csn.qc.ca)

# « With dignity and respect... »

Combien d'élus auraient été proprement lynchés si, dans la gestion de la chose publique, ils avaient fait preuve d'autant d'inconséquence et d'impéritie que tous ces administrateurs privés qui, de Nortel à Motorola en passant par Air Canada et Bombardier, fabriquent à la tonne des « rationalisés » condamnés à se transformer en zombies sociaux.

Des destins, celui de milliers de jeunes en particulier, sont entravés par des décisions de conseils d'administration anonymes qui condamnent des hommes et des femmes à une espèce de mort qui, pour se vivre (!) à petit feu, n'en est pas moins dramatique. Ces entreprises profitent de façon répugnante de la panique provoquée par quelques mahométans fanatiques pour porter leurs coups sournois.

Le lien avec la langue française ?

**DORÉNAVANT, POUR ÉVITER DE FROISSER LEURS EMPLOYÉS, LES DIRIGEANTS DE BOMBARDIER S'EXPRIMERONT...  
... PAR SIGNES.**



Une langue est utilisée quand le couperet tombe. Chez Bombardier, qui n'est ni de Londres ni de Los Angeles, mais bien de Valcourt, P.Q., c'est en anglais que les ouvriers ont appris le sort qui était réservé à 2500 d'entre eux à Montréal.

Le rapport de la commission Larose sur l'avenir de la langue française nous avait pourtant annoncé que les choses avaient changé au pays de Québec. Que, dorénavant, les Anglais auraient accepté qu'ici, c'est en français que ça se passe. Des lendemains qui chantent, quoi !

Visiblement, Bombardier n'a pas été informé du virage. Pendant que le grand patron Bob Brown annonçait ces coupes à blanc en conférence de presse, une lettre était remise aux ouvriers, rédigée dans la seule langue anglaise : « *We will*

*be working to ensure that all the employees are treated with dignity and respect during this period of uncertainty...* ». « On n'a pas eu le temps de la traduire en français... », s'est fait répondre un ouvrier qui s'informait.

La dignité... Le respect... C'est ce qu'avaient invoqué les gars de Canadian Gypsum de Joliette quand, en 1973, un juge leur avait asséné une injonction rédigée dans la seule langue anglaise pour leur interdire de piquer à moins de 1000 pieds de l'usine.

Au pays de Québec, les choses ont changé pour les travailleurs ? You bet !

**Michel Rioux**

la force  
**des mots**  
est publié par la CSN

Production :  
Information-CSN

Coordination :  
Lucie Laurin  
Rédaction :  
Michel Crête, Guy Ferland, Clément Gaumont,  
Lucie Laurin, Jean-Pierre Paré, Michel Rioux  
Collaboration spéciale :  
Bruno Roy

Conception graphique :  
Jean Gladu, Sophie Marcoux  
Photographie :  
Michel Giroux  
Caricature :  
Boris  
Soutien technique :  
Lyne Beaulieu

Impression :  
Imprimerie Transcontinental inc.  
Distribution :  
Distribution-CSN

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2001  
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2001